

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 1 (1906)

Heft: 48

Artikel: Pour deux poulets

Autor: Deglantine, Sylvaine

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256352>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

C'est aux jeunes filles particulièrement que ces vérités si simples, si grandes, si essentielles, doivent être révélées ; mères et éducatrices ne sauraient trop leur redire : *Le bonheur, un relatif et charmant bonheur est de ce monde. Seulement, ce bonheur n'est pas l'oiseau bleu, follement envolé à de vertigineuses hauteurs, l'oiseau idéal et insaisissable, aux ailes constellées de diamants. Celui-là ne réserve que déceptions...* Tout au contraire, l'oiseau au plumage simple, né dans nos climats, volant autour de nous, facile à atteindre, docilement se laissant mettre en cage et y chantant gaiement un joyeux chant de printemps, doit être l'honnête rêve et la charmante réalité.

Riches et pauvres, elles ignorent, elles rêvent, elles convoitent : trop souvent, le facile et joli bonheur s'éloigne ; le chagrin, la désillusion, parfois la maladie, la ruine surviennent ; le cœur est vide, le décu-
rement mord d'une morsure envenimée, et on déclare qu'on est lasse à en mourir, que la vie est affreusement mauvaise.

Ceci n'est qu'un premier jalon, une première révélation aux avides de bonheur, leur affirmant que ce bonheur rêvé, elles peuvent l'avoir...

Si elles le veulent !

En avant, vers le bonheur !

Jeanne FRANCE.

Pour deux poulets

La vendetta était déclarée depuis longtemps entre Bénini et Andracci. Elle avait pour cause une rivalité de jeunesse. Tous les deux avaient jadis aimé une même jeune fille. A peine Bénini l'avait-il demandée en mariage, qu'Andracci s'empressait de se rendre chez les parents pour essayer de supplanter son rival. Dans cette alternative, prévoyant les malheurs dont elle allait être la cause en se prononçant pour l'un au détriment de l'autre, la jeune fille prit le sage parti de les refuser tous les deux ; aucun d'ailleurs ne lui convenait parfaitement.

Mais le mal était fait. Bénini se dit que si Andracci n'avait pas marché sur ses traces, la jeune fille était à lui. Ce dernier se tint le même langage, et la haine naquit

énergie s'use dans la monotonie des longues journées de désœuvrement et dans les continues insomnies qui hantent ses nuits passées sur la dure, terre formée de bone séchée au soleil, d'où s'exhale une odeur fétide et nauséabonde.

C'est alors que, profitant de son affaiblissement physique, le tentateur s'approche de lui :

— A quoi bon vivre ?... lui souffle-t-il tristement. Que te servira de te couvrir de lauriers, puisque tu es à jamais séparé de celle à qui tu rêvais de les offrir ? Pour elle et les siens, tu n'es plus qu'un paria, un vulgaire voleur !

La sueur monille ses tempes, un profond découragement s'empare de lui ; mais il lève les yeux vers le ciel, et aidé du secours divin, il lutte énergiquement contre cette tentation. La désespoir lui apparaît ce qu'elle est réellement : une lâcheté, une sorte de suicide moral ! Il ne se reconnaît pas le droit de s'y abandonner, et il puise dans la certitude de sa foi, qu'aucun doute n'éffleure, le courage de supporter avec les souffrances de l'exil celles bien autrement

dans le cœur des rivaux. Haine mortelle, alimentée par les chicanes de chaque jour.

Ces chicanes étaient d'autant plus faciles et nombreuses que les ennemis étaient voisins, avec des propriétés séparées seulement par une palissade. Pas de jour ne se passait sans qu'un méfait quelconque ne soit commis sur la lisière commune des deux petits domaines. Tantôt, c'était une récolte à demi détruite, tantôt une volaille assommée, tantôt autre chose. Seulement Bénini était plus acharné dans la vengeance que son antagoniste, et le mal qu'il accomplissait pour nuire à ce dernier prenait parfois les proportions d'un véritable crime.

Chacun d'eux avait alors un fils de vingt-six ans. Il va sans dire que la haine des deux pères leur était transmise en héritage, et qu'ils promettaient d'observer fidèlement la coutume du pays.

Le fils de Bénini était en mer, à bord d'un paquebot faisant le trajet d'Ajaccio au Brésil. Il était allé traiter une grosse affaire pour le commerce des peaux de bœufs, et l'on attendait son retour d'un jour à l'autre.

Bénini avait pour lui une grande affection ; il se faisait une fête de le revoir, et aussi de bien le recevoir. Une belle paire de poulets était engrangée à cet effet.

Un matin, en allant leur donner de l'orge et contempler avec satisfaction la rondeur de leurs formes, il aperçut le fils d'Andracci rédant le long de la palissade, un gourdin à la main. Cela lui parut suspect, et il se demanda qu'elle pouvait bien être son intention. Tout en réfléchissant, il entrait dans le poulailler. Quelle ne fut pas sa fureur à la vue de ses chers poulets étendus sur la terre à demi assommés.

— Le scélérat, s'écria-t-il, il me le paiera !

Rentré chez lui, il reçut une lettre. Son fils l'informait qu'il avait mené à bien sa mission et pensait revenir dans une huitaine.

— Et dire que mes poulets sont morts, morts à l'instant même où il va rentrer ! Et nul moyen de les conserver jusque-là ! Maudit Andracci, tu me le paieras, tu me le paieras !

Aussitôt il décroche son fusil, le charge avec des chevrotines, et sort furieux.

A peine dehors, il s'arrête soudain, se frappe le front contre en murmurant entre ses dents :

— cruelles du soupçon qui, pesant sur lui, fait le désert autour de son cœur.

Cependant un rayon de soleil vient de luire pour lui. Le baron de Montbrun a tenu la promesse faite à Chantal, et pour réparer le long silence qu'il a involontairement gardé vis-à-vis du jeune homme, il lui a, non pas écrit, mais télégraphié pour lui donner plus tôt l'assurance de son inaltérable estime et lui transmettre le message de M^{me} de Verneuil.

— Chantal fait chaque soir pour vous sa plus ardente prière !...

Que cette simple phrase en dit long à Gauthier. Il la commente avec son cœur, et il comprend tout ce qu'elle signifie de fidèle souvenir, de tendre compassion, peut-être aussi d'impérissable amour.

Ces dix mots rayonnent, entre les autres, comme autant d'étoiles lumineuses dans le ciel sombre de sa vie, comme le résumé du poème divin qui a ensoleillé l'aurore de sa jeunesse... Peut-être aussi le breuvage réconfortant que l'on offre au condamné à mort un peu avant l'heure où le bourreau doit exécuter son œuvre ? songe-t-il parfois

— Attendons à demain, c'est plus sûr. Le lendemain était jour de marché à Ajaccio. Le jeune Andracci devait s'y rendre, comme de coutume.

Il partait ordinairement dès le matin et ne revenait que la nuit.

Bénini s'assura de son départ, et le soir il se dirigea vers un chemin très solitaire s'embranchant sur la grande route, à deux kilomètres du village. Ce chemin n'était guère suivi que par les piétons. Il coupait à travers bois et évitait de faire le tour d'une grande propriété englobée dans l'angle de la route.

Le Corse prit ce chemin et arriva au bout d'un quart d'heure dans un fourré fort sombre. Un gros buisson d'ajoncs s'avancait, très avant sur le chemin. Placé derrière, on avait vue sur la pente, entre deux rangs de grandes futaies, sans qu'il soit possible d'être aperçu des personnes venant d'en haut.

D'un coup d'œil rapide, Bénini inspecta ce lieu et le trouva sans doute à sa convenance, car il se glissa derrière les ajoncs et posa son fusil le long d'un arbre.

La nuit était alors tombée, et la lune, sortie de derrière la côte, s'élevait lentement dans le ciel.

Dans sa lettre de la veille, le jeune Bénini annonçait son retour dans une huitaine.

Mais la mer avait été bonne durant toute la traversée, le paquebot était entré dans le port d'Ajaccio peu de temps après le courrier, le lendemain de la distribution des lettres.

Le voyageur était heureux de cette avance qui lui permettait de faire à ses parents une agréable surprise. Il passa par le marché, donna quelques poignées de main de-ci de-là aux amis qu'il rencontra, et la nuit se faisant de toutes parts, s'engagea sur la grande route pour regagner son foyer. Arrivé au chemin de traverse, il le prit et doubla le pas.

Le Corse était en embuscade depuis plus d'une demi-heure, quand il entendit marcher dans les fenilles. Il avança la tête et vit une ombre se détacher en noir sur le chemin blanchi par la lune.

Il arma doucement son fusil et attendit.

L'homme arrivait rapidement et fut bientôt à cinquante pieds du buisson. La lune ne l'éclairait que par derrière ne permettait pas de voir ses traits. Mais à son large

avec une mélancolique résignation, en laissant retomber sur sa couche sa tête défaillante ; car, en dépit de sa vaillance, il sent que la vie l'abandonne, et après le divin Agonisant du jardin des Oliviers, il répète le « Fiat », avec une profonde soumission.

Mourir sans revoir sa mère !... cela est dur à la nature affectueuse de Gauthier.

Cependant quitter la vie avec son nom entaché aux yeux de son bienfaiteur, lui semble bien plus pénible encore.

— Luc a dû certainement être mis au courant de ce qui s'est passé ! se dit l'officier avec une involontaire amertume. Quelle attitude a pu être la sienne. Sa conscience est donc absolument morte, pour qu'il ait pu rester insensible aux voix de la justice et de l'honneur !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! n'accepterez-vous pas mon sacrifice pour la rançon de cette âme ? implore-t-il.

Profitant des moments de répit laissés par la fièvre, il adressa en termes émus quelques mots de remerciements au baron de Montbrun, le chargeant d'exprimer sa reconnaissance à M^{me} de Verneuil pour

chapeau, à ses épaules trapues, aux guêtres de cuir qui lui montaient jusqu'aux genoux, il n'y avait pas à douter, c'était le fils d'Andracci, c'était bien lui.

Quand il ne fut plus qu'à quelques toises des ajons, un coup de feu illumina soudain l'embuscade. Le passant tournoya sur lui-même et s'abattit en s'écriant :

— A moi !

A cette voix, Bénini frissonne. Ce n'est pas celle de l'homme qu'il attendait ; cependant elle a dans ses intonations quelque chose de connu. Oubliant toute prudence, l'assassin franchit le buisson, bondit vers sa victime et recule épouvanté.

— Mon fils ! s'écrie-t-il, j'ai tué mon fils !

A ces mots, le blessé se soulève et montre au clair de lune sa poitrine trouée à la place du cœur par les chevrotines.

Ah ! c'est toi... mon père, murmure-t-il faiblement.

Puis, il retombe les bras en croix, les yeux fermés, mort.

SYLVAIN DEGLANTINE

Petite chronique domestique

Les lampes. — Froid aux pieds. — La toilette du mobilier : les housses.

Puisque nous commençons l'hiver, occupons-nous d'un chapitre qui ne manque pas d'intérêt pour les maîtres de maison, des lampes. C'est presque un art d'avoir de bonnes lampes, donnant une lumière bien brillante et cela demande plus de soins qu'on ne pense.

Pour que les lampes à pétrole éclairent bien, il est indispensable que leurs becs soient brillants. Si on les laisse se ternir, la lumière est incertaine et, par suite de l'absorption de la chaleur par la partie noircie du métal, la lampe fume. Une fois par mois, il faut placer les becs de lampes dans une casserole, mettre de l'eau pour les couvrir tous en ajoutant, pour chaque litre d'eau, une cuillerée à soupe de carbonate de soude et un peu de savon râpé. On fait bouillir lentement une heure ou deux et l'on jette l'eau qui a pris une teinte noire et sale. On verse à nouveau de l'eau bouillante dans la casserole pour recouvrir les becs ; on y

la consolation que lui a apportée son délicat souvenir ; puis, plus longuement, avec tout l'abandon de son amour filial, il s'épanche dans le cœur maternel, ce cœur si tendre et si aimant, pour lequel il n'a pas de secret.

Le mal fait son œuvre, c'est pitié de voir ce beau garçon changer de jour en jour ; les yeux brillants d'un éclat factice, le teint cadavérique, la peau collée sur les os, il n'est plus reconnaissable.

Voulant mourir en chrétien et en brave comme il a vécu, Gauthier a fait appeler l'aumônier. Et maintenant, prêt à vivre ou à mourir, selon qu'il plaira à Dieu d'ordonner, il s'abandonne à la volonté souveraine avec la confiance d'un enfant.

Ses mains défaillantes ont échangé l'épée, qu'elles n'ont plus la force de manier, contre le chapélet, cette arme des faibles. Il aime cette prière de l'amour, il ne se lasse pas de la répéter ; et elle monte incessamment vers le ciel, en union avec les larmes de sa mère et les ardentes supplications qui s'élèvent du cœur pur de Chantal.

(A suivre.)

ajoute encore les mêmes quantités de carbonate et de savon.

On fait bouillir pendant quelques minutes ; on rince les becs dans l'eau chaude propre et on les frotte avec un linge doux pour les faire sécher. Il faut qu'ils soient complètement secs avant qu'on y place les mèches.

Si les mèches sont chargées de particules de poussières en suspension dans le pétrole et si l'on ne veut pas les remplacer par des mèches neuves, il faut les faire bouillir dans du vinaigre et de l'eau, les faire bien sécher et les replacer ensuite. Mais lorsqu'une mèche a servi tout l'hiver, il faut la remplacer au printemps par une neuve.

Puisque nous parlons du nettoyage des lampes, un mot à propos du suintement du pétrole qui est si désagréable : les parois des lampes et bidons destinés à contenir du pétrole sont rapidement traversées par le liquide, ce qui occasionne des fâches désagréables et difficiles à enlever. Il est assez malaisé d'empêcher ce suintement de se produire. Voici cependant un procédé qui donne de bons résultats.

Mélanger de la gélatine à de la glycérine que l'on chauffe légèrement, ce mélange devient liquide sous l'action de la chaleur et prend en refroidissant l'aspect et un peu l'élasticité du caoutchouc.

Appliquée à chaud dans l'intérieur des récipients de porcelaine et même de bois, il les rend propres à conserver le pétrole sans que le moindre suintement soit à craindre. Ce procédé est applicable aux récipients en fonte ou en fer, en verre ou en porcelaine.

* * *

Bien des personnes se plaignent d'avoir toujours les pieds froids. Cela tient généralement à ce que la circulation du sang ne s'y fait pas d'une manière assez active. Ces personnes doivent éviter tout ce qui, dans le vêtement, peut entraver la circulation du sang, ainsi les jarretières, les chaussures étroites ; elles doivent également éviter l'excès de travail mental et les veilles prolongées qui, en congestionnant la tête, refroidissent les pieds. Certaines pratiques hydrothérapeutiques faciles à appliquer sont aussi recommandables. Telle est la douche chaude alternée avec la douche froide qui, appliquée sur les pieds, dilate et resserre alternativement les vaisseaux sanguins et active la circulation à leur niveau. Si l'on n'a pas d'appareil à douche on peut plonger alternativement, à deux ou trois reprises, les pieds dans de l'eau chaude, puis dans de l'eau froide. Les ablutions froides prises au saut du lit et suivies de frictions vigoureuses, les frictions avec un gant mouillé d'eau froide constituent aussi un bon moyen pour rendre la circulation plus active et combattre le froid aux pieds. Lorsqu'on est condamné à une vie plutôt sédentaire ou lorsqu'on prend froid aux pieds en voyage, on parvient à réchauffer ses extrémités en faisant des mouvements de flexion et d'extension des orteils dans la chaussure ou en exécutant des mouvements de rotation au niveau de l'articulation du cou-de-pied.

* * *

La toilette du mobilier, voilà qui demande grands soins.

Pour protéger nos meubles contre la poussière, pour préserver leur coloris pendant un séjour trop prolongé à la campagne ou au bord de la mer, il est d'usage et il est

surtout très pratique de les revêtir de robes fraîches et élégantes, de ces jolies housses qui ont de plus l'avantage de donner un air de « renouveau » à une pièce et de changer agréablement l'aspect de notre intérieur.

Les housses se font de toutes sortes d'étoffes : en cretonne fleurie de bouquets, aux coloris les plus délicats ou décorées de médaillons élégants, ou bien de délicieuses rayures Louis XVI, en voile imprimé de coton blanc, à rayures satinées, d'un très joli effet. Ce dernier genre est même le plus employé pour les salons élégants.

Plus modestes sont les tissus de coutil rayé et de toile grise, qui donnent un air « propre » aux meubles qu'ils recouvrent. Ainsi j'ai vu de simples chaises de paille et des fauteuils de bois recouverts de cette façon, qui avaient un air tout à fait « cossu ».

La plus grande variété est donc permise dans le choix des étoffes, mais il faut, avant tout, rechercher des tissus solides et qui puissent se laver aisément.

La confection d'une housse, sans être très compliquée, n'est pas toujours facile, mais avec un peu de soin et de l'adresse, on réussit sans trop de peine.

Pour mener à bien ce travail, on commence par placer l'étoffe à l'endroit, sur le meuble ; ensuite on l'épingle à distance assez rapprochée pour en prendre très exactement la forme, puis on coupe l'étoffe en autant de pièces qu'il est nécessaire en laissant au-dessus des épingle de quoi faire la couture. Enfin, on pose un galon de fil blanc à cheval sur cette couture et on pique à la machine. Une couture anglaise suffit à des façons simples.

Quand le fond de la housse est terminé, on l'entoure dans le bas d'un volant taillé en biais, d'une hauteur de 0^m,18 à 0^m,20, que l'on fronce sur une ganse en laissant une petite tête de 0^m,02. Chaque housse doit être ainsi préparée, car on ne trouve pas deux meubles qui aient exactement les mêmes dimensions.

Pour les sièges de jardins, il se fait des housses volantes qui sont fort commodes, car on peut les placer et les retirer en un instant ; de plus, elles sont faciles à laver et à repasser. Enfin la confection en est des plus simples.

Ces housses se font droites, d'un seul morceau, en coutil ou en canevas Java, en anodinople à meubles sur lesquels on fait une broderie orientale au point de croix de différentes couleurs. On place en bas et en haut un effilé de fantaisie assorti aux nuances de la broderie ou l'on termine chaque extrémité par un petit volant. Les cordons de la housse, au nombre de six : deux en bas, deux en haut, et deux au milieu, s'attachent aux pieds du siège.

Je ne voudrais pas terminer sans donner quelques conseils pour protéger les chaises et les fauteuils rembourrés. Avant de les recouvrir de leur robe d'été, on les brosse chaque jour avec une brosse en chien ou en poil de blaireau si l'étoffe est de soie ; de temps à autre, il sera nécessaire de les battre avec un martinet composé de lanière de drap. L'emploi des vergettes de jute ne convient qu'aux tapis et étoffes peu délicates.

Mais une fois que les housses sont placées, on ne se croira pas dispensé de ces soins, autrement il arriverait — ce qui arrive toujours — que les mites mangeraient l'étoffe, et la housse n'aurait servi qu'à dissimuler leur pernicieux ouvrage.